LITTÉRATURE INTERVIEW DE L'ÉCRIVAIN JOHARY RAVALOSON

« Je cherche à sortir de l'insularité »

Il aime la Lémurie, le surf et la poésie, écrire assis sur une chaise et la « beat generation ».
Rencontre avec l'écrivain Johary Ravaloson, actuellement en France pour l'ouverture de la saison littéraire, qui a publié, en 2016, un roman sur les voleurs de zébus et qui sortira, en 2017, une histoire de révolution malgache. Mais aussi une revue littéraire. À suivre.

– Nom, prénom, profession ?
– Ravaloson Johary, écrivain.
– De quoi traite votre dernier roman, « Vol à vif », sorti en 2016 ?
– Le contexte du roman, c'est la sécurité dans le sud malgache avec les voleurs de zébu. Au départ, le vol de zébus était une sorte d'activité culturelle. Pour prouver sa valeur, sa virilité, un jeune homme, avant de prendre femme, volait des zébus pour les offrir à ses beaux-parents, à sa belle famille, sans toucher au cheptel familial. Depuis les années quatre-vingt-dix, c'est devenu une affaire commerciale, du vol crapuleux. La nouveauté depuis les années 2010, c'est que cette insécurité semble être maintenue par le gouvernement parce qu'en fait les terres de pâturage, notamment celles des Bara, sont des terres très riches.
– Vous avez humanisé ces « dahalo » dans ce roman. Pourquoi ?
– Ce qui m'intéresse, ce sont les personnages, les individualités qui sont dans le courant de l'histoire. Mon bouquin, c'est un roman d'amour. Un jeune Bara se trouve embrigadé chez les « dahalo ». Le second contexte plus fondamental, c'est la rencontre de la modernité et de la tradition. Les régions sud sont très loin de la modernité de Tana. Là-bas, on retrouve une vie traditionnelle, avec des chefs coutumiers.

Écrivain dégagé

– Le pouvoir central oublie-t-il ces régions ?
– C'est clair, il les oublie et pire encore, il comprend que les terrains de ces gens sont intéressants mais il ne peut pas les louer ou les vendre à des investisseurs potentiels tant que c'est occupé. Le pouvoir central, selon moi, laisse faire les dahalo. Avec l'insécurité, les gens partent et ça permet de libérer le territoire.
– Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?
– L'écriture, c'est que du plaisir. Et j'ai coutume de dire que je suis un écrivain dégagé.
– C'est quoi être un écrivain dégagé ?
– L'engagement, c'est un terme un peu galvaudé. Regarde où on est [N.D.L.R. l'interview a été réalisée sur le front de mer de Saint-Leu]. Tu as vu la belle vie qu'on a. On est en train de boire un verre [N.D.L.R. sans alcool], avec la mer à côté (rires). J'écris sur Madagascar, c'est ce que je connais le mieux pour l'instant mais 99% des Malgaches vivent dans la misère et je trouve que c'est un peu prétentieux de se dire engagé. Je prends mon pied en écrivant. J'ai une vie plutôt agréable. C'est un peu difficile de dire ça.
Par contre, je suis engagé dans la littérature. J'ai vécu à Madagascar jusqu'en décembre dernier. J'ai vu la misère, le sous-développement. La seule solution pour s'en sortir, c'est l'élévation du niveau d'éducation et c'est dans ce sens-là que je fais des livres, avec les enfants malgaches, pour les enfants malgaches notamment à travers les éditions « Dodo vole », un projet engagé. Mais mon écriture personnelle, je ne peux pas dire que c'est une écriture engagée.
– Quel travail faites-vous avec « Dodo vole » ?
– Il y a deux collections, une collection de contes traditionnels qu'on écrit avec les enfants et qu'on transforme en livre. On prévient les élèves qu'on va arriver. Ils doivent demander des contes à leurs parents et le premier jour, tout le monde raconte des histoires. Après, on définit ce qu'est un conte parce que parfois, parmi les histoires des enfants, ça peut être une histoire familiale ou celle du village. Dans un conte, on doit trouver des choses magiques, des animaux qui parlent. Et il y a une morale. Après les élèves choisissent une des histoires qu'on va mettre dans le livre. On fait l'écriture ensemble et, parfois, on fait la traduction ensemble, mais c'est rarement possible. On est à notre 20e ouvrage dans cette collection et on a dû traduire avec les élèves juste trois contes. Les autres, je les ai traduits seul parce que les élèves n'ont pas le niveau nécessaire pour faire la traduction. Ensuite, on divise le conte en douze tableaux et on fait des illustrations.
– Quelle est l'autre collection ?
– C'est « Dodo d'artistes », une collection tout carton ou on promeut le travail des artistes de l'océan Indien. On va sortir les quatre derniers, avec notamment des œuvres de Jean-Marc Lacaze. Le principe de cette collection, c'est l'inverse des livres pour enfants. Habituellement, on appelle un plasticien pour illustrer le bouquin. Là, on veut montrer des œuvres d'art. Jean-Marc Lacaze habille des chiens et il les pend. Ce n'est pas des vrais chiens (rires). C'est fait à l'encre et c'est magnifique. C'est Ananda Devi qui a fait le texte, un petit conte poétique. Il y a aussi Colette Pounia qui a collaboré avec nous. On a également fait un ouvrage sur les « aloalo », les sculptures qu'on met sur les tombeaux et qui racontent la vie d'une personne morte. Dans ce livre, ce sont des « aloalo » modernes.

« Insulaire, ça ne veut rien dire »

– Que pensez-vous de la Commission de l'océan Indien, de l'indianoéanie ?
– La COI, ce n'est rien du tout. Des ministres qui s'en mettent plein les poches. Je me considère plus comme un héritier de Jules Hermann, de Malcolm de Chazal ou de Jacques Rabemanajara qui parlent de la Lémurie, ce continent englouti qui, pour moi, existe. C'est un continent littéraire. J'ai envie de le faire parler. Dans ce continent, on a des choses en commun qu'on peut partager. On a des origines communes. On a des choses qui nous rassemblent comme le français mais pas seulement. Je rêve d'une revue littéraire qui serait en malgache, en créole mauricien, en créole réunionnais, en kibouchi, parce qu'on a des choses à raconter ensemble. Je publie d'ailleurs une chronique chez « No comment » qui s'appelle « Lettres des Lémuries ».
– Vous considérez-vous comme un écrivain insulaire ?
– Du 12 au 17 mars, [j'étais] au salon des livres des Comores. Il y [avait] des auteurs de la région et un débat sur le thème : « écrivain insulaire, les enjeux ». Si mon écriture peut être caractérisée par cette insularité, j'ai autant de différences et de ressemblances avec Ananda Devi qu'avec un auteur congolais comme Koli Jean Bofane. L'enjeu n'est pas là. On devrait plutôt parler de l'édition et de la diffusion de nos œuvres car c'est là qu'on doit faire un effort.
– L'édition dans l'océan Indien se porte mal ?
– Elle existe mais on a tendance à trop se localiser. Pour se faire entendre, je pense qu'on a intérêt à montrer une vitrine commune. L'enjeu est vraiment là. Je suis un écrivain de Mada mais si on veut me caractériser comme un écrivain malgache, ça ne veut rien dire. Insulaire, ça ne veut rien dire. Bon, je crache un peu dans la soupe car j'ai participé au salon du livre insulaire de Ouesssant où j'ai gagné un prix et je suis très content de l'avoir remporté. Mais cette insularité ne suffit pas pour déterminer un écrivain. C'est peut-être plus facile pour le lecteur. Certains écrivains sont dans l'insularité. Moi, je cherche à vaincre ça, à en sortir.
– Faut-il créer une communauté des écrivains de l'océan Indien ?
– J'en reviens à cette idée de revue littéraire qui rassemblerait les auteurs, des reconnus et des moins connus, et qui permettrait de donner une visibilité à cette littérature très vivante. Mais le marché est trop petit pour les maisons d'édition. On parle de nos grands auteurs quand ils sont publiés à Paris. Il faut qu'ils soient là-bas pour se faire connaître.
– Quelles sont vos références en littérature ?
– Jean-Joseph Rabearivelo qui a été le premier à écrire dans les deux langues, en français et en malgache. Il y a aussi Jacques Rabemananjara qui est son cadet. Mais je n'ai rien à voir avec leur façon d'écrire. Sinon, j'aime les auteurs américains de la « beat generation », eux aussi m'intéressent. Et il y a Sony Labou Tansi qui m'inspire beaucoup.
– Vous écrivez seulement en français ?
– J'aimerais écrire en malgache. J'ai déjà traduit un de mes textes en malgache qui parle du peuple des hauts plateaux, les Zafimaniry. Mais j'écris principalement en français. C'est mon histoire qui veut ça, ma scolarité. J'ai aussi étudié pendant la malgachisation. Ce n'était pas un mal. Je vois aujourd'hui le dégât que ça fait de faire l'école absolument en français en brousse, où les maîtresses copient des textes en français au tableau et tout le monde apprend ça par cœur. Je pense que la malgachisation est une étape obligée pour le développement de Mada mais il faut plus l'outiller et la préparer. Moi, j'ai été victime de cette malgachisation imposée politiquement, sans préparation. Du coup, je me suis raccroché au français car j'étais perdu. Après j'ai fait des études en France. J'ai vécu pas mal de temps à Paris. La langue française est devenue ma langue d'écriture. Je n'ai pas encore écrit en malgache mais je fais pas mal de traductions. Je suis en train de traduire en malgache le roman de Douna Loup, « L'orage », qui parle de Rabearivelo et de sa relation avec Esther Razanadrasoa qui l'a initié à la poésie et qui était une femme libre dans sa tête, la première féministe malgache. Ça va sortir en septembre.
– Avez-vous d'autres projets en matière d'écriture ?
– J'ai un roman en cours qui parle de révolution mais je ne vais pas en dire plus
– Qu'est-ce que l'esthétique de marronnage ?
– Avant, avec « Dodo vole », on faisait des choses alternatives, hors institution, en évitant de faire des choses sur commande. En tant qu'artiste, on est forcément marron. On ne peut pas exister en tant qu'artiste, en tant qu'auteur, si on veut répondre aux besoins du marché ou aux besoins d'une institution. Il faut être droit dans ses bottes. Le marronnage, c'est une bonne technique pour percer.
– Privilégiez-vous une forme d'écriture ?
– Je n'écris que des romans ou des nouvelles. J'adore la poésie mais c'est un genre difficile. Je ne sais pas en faire. J'en lis beaucoup. J'ai même eu un prix « poétique » mais c'est parce que j'avais mis du malgache dans le texte. Le malgache, c'est apparemment très poétique. Mais je n'ai pas la prétention d'être un poète. J'écris la réalité avec un style direct, sans trop de fioritures.

« J'ai besoin d'une certaine stabilité »

– Dans quelles conditions écrivez-vous ? En pleine nature ? Chez vous ?
– J'ai un cahier que je trimballe avec moi pour prendre des notes s'il y a des scènes qui m'inspirent. Mais pour l'écriture, c'est un travail de chaise qui me fait mal au dos (rires). J'amène ma fille à l'école le matin et puis je rentre, je commence à bosser jusqu'à ce qu'elle revienne de l'école. La nuit aussi ça arrive que je me lève quand je suis inspiré, mais c'est rare. Je suis assez régulier dans l'écriture, c'est tous les jours. J'ai besoin d'une certaine stabilité. Parfois quand je voyage, que les déplacements sont trop longs, je suis impatient de retrouver ma chaise.
– L'action de « Géotropiques », votre premier roman, se déroule à La Réunion. Il est question de surf. Quel regard portez-vous sur « la crise requin » ?
– Ce roman évoque la fermeture du spot du Pic-du-Diable à Saint-Pierre à cause d'attaques de requins. J'ai un ami qui est mort là-bas, Sébastien Edmond. Aujourd'hui, je pratique toujours le surf mais de moins en moins. L'autre jour, je suis rentré dans l'eau mais je me suis fait sortir par les flics. J'ai envie de faire « Géotropiques 2 » car depuis que j'ai écrit le premier, tous les spots ferment. L'interdiction est généralisée. J'ai envie de rappeler le contexte réunionnais, les conflits entre écolos, surfeurs, État, mairies. Ça prête à un roman.
– Êtes-vous favorable à la pêche aux requins pour éviter les attaques ?
– Ce n'est pas la solution. Il y a beaucoup de confusions dans cette histoire. Les surfeurs, de manière générale, respectent les requins. Si tu ne respectes pas la nature, tu ne peux pas survivre à des vagues quand tu rentres dans l'eau. Il faut être humble. L'océan, c'est le territoire des requins, et nous, on ne fait que passer. Il existe des solutions qui créeraient des emplois, comme par exemple développer les vigies. Au spot de la Jetée, à Saint-Pierre, il y a un plateau de corail. Il n'y a pas beaucoup de requins qui entrent là-dedans. Les vigies seraient suffisantes. Au Pic-du-Diable, il y a une échancrure de la terre. On pourrait y installer des filets. Le surf, c'est une économie pour l'île, ça ramène des touristes. Et il y a des écoles de surf. J'ai des amis qui ont le bec dans l'eau. Il faut arrêter de s'accuser, on doit se concerter parce que j'entends des choses incroyables. Sur les réseaux sociaux, il y a des gens qui traitent les surfeurs de n'importe quoi. Il n'y a pas de discussions, on dirait que personne n'a d'oreilles dans cette histoire. Peut-être que des surfeurs sont pour la pêche aux requins mais parmi ceux que je rencontre dans l'eau, il n'y en a pas un qui m'a dit ça.

Propos recueillis par Frédéric BANC

Pour aller plus loin : http://descontesenpartage.blogspot.fr/, http://joharyravaloson.canalblog.com/

Johary Ravaloson : « Je ne peux pas dire que mon écriture personnelle est une écriture engagée ».